

GUÉRISON À DISTANCE DU FILS D'UN OFFICIER ROYAL

⁴³ Après ces deux jours, Jésus partit de Samarie, pour se rendre en Galilée ;

⁴⁴ car il avait déclaré lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie.

⁴⁵ Lorsqu'il arriva en Galilée, il fut bien reçu des Galiléens, qui avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête ; car eux aussi étaient allés à la fête.

⁴⁶ Il retourna donc à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Il y avait à Capernaüm un officier du roi, dont le fils était malade.

⁴⁷ Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il alla vers lui, et le pria de descendre et de guérir son fils, qui était près de mourir.

⁴⁸ Jésus lui dit : « Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croyez point. »

⁴⁹ L'officier du roi lui dit : « Seigneur, descends avant que mon enfant meure. »

⁵⁰ « Va, lui dit Jésus, ton fils vit. » Et cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en alla.

⁵¹ Comme déjà il descendait, ses serviteurs, venant à sa rencontre, lui apportèrent cette nouvelle : « Ton enfant vit. »

⁵² Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux ; et ils lui dirent : « Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté. »

⁵³ Le père reconnut que c'était à cette heure-là que Jésus lui avait dit : « Ton fils vit. » Et il crut, lui et toute sa maison.

⁵⁴ Jésus fit encore ce second miracle lorsqu'il fut venu de Judée en Galilée.

(JEAN, ch. IV, v. 43 à 54.)

COMMENTAIRES

Un jour on s'apercevra que l'espace et le temps ne sont pas des abstractions, mais des milieux substantiels, comme l'énergie, la lumière, les champs magnétiques ; on leur reconnaît déjà des propriétés jusqu'ici apanage exclusif de la matière : l'inertie, le poids, la structure. Alors on possédera une vue « évangélique » des choses ; on saura que toutes vivent d'une vie organique et, à divers degrés, intelligente ; au lieu de ne constater partout que du déterminisme, on apercevra partout de la liberté ; on comprendra que, selon la parole de saint Jean, toute forme et tout être contiennent ensemble une vie, une vérité, une route.

Les épisodes où Jésus entend, voit, agit à distance, et où l'effet miraculeux se produit au moment même de Son action, s'expliquent par les faits dont j'essaie d'indiquer le mécanisme. Les mondes ne sont que les ombres renversées des objets éternels ; comment une chose pourrait-elle être divine que nos sens ou notre logique mesureraient ? Le royaume de Dieu pénètre l'univers et nous-mêmes jusqu'au tréfonds ; il s'agit seulement d'accepter cet envahissement béni ; il s'agit de s'installer dans l'irrationnel. Construire, comme le font les apologistes, un ensemble d'hypothèses qui conduisent aux concepts mystiques, ce n'est pas de la foi. La foi ne recherche pas les preuves ; elle est simple, ingénue, totale ; les paroles de Dieu lui apparaissent comme tellement réelles que l'idée ne l'effleure même pas d'un obstacle, ou d'un retard à leur accomplissement. Seulement, pour qu'elle daigne descendre habiter en nous, il faut avoir appris d'abord à ne plus tenir à rien par rapport à soi.

*

Un jour, remontant vers la Galilée, Jésus guérit à distance le fils d'un officier de Capernaüm. Cette ville peut représenter la terre ; cet officier, le moi ; son fils moribond, l'intellect. Quant à Jésus ? c'est Jésus. En effet, ici-bas, notre intelligence est souvent près de défaillir et notre cœur a souvent besoin d'une

réaction du dehors, d'un miracle, pour redevenir sensible à la Lumière. Mais ne croire qu'après avoir reçu une preuve de la puissance divine, ce n'est pas la foi. La foi, c'est croire et être convaincu sans preuve, sur une simple parole de Dieu. Dès qu'il y a un raisonnement, même approximatif, il n'y a plus de foi. En face d'un miracle, sans doute, le sceptique discute, invoque les coïncidences, les observations mal conduites, les explications scientifiques ; mais ceux des témoins de ce miracle chez lesquels la Lumière n'est pas tout à fait enfouie sous les cendres éprouvent ce tressaillement intuitif par lequel se manifestent à l'homme corporel les expériences de l'homme spirituel. Une faveur de cette sorte nous dirige du côté de la foi ; mais la découverte de l'intervention divine par une analyse des causes d'un fait merveilleux n'est pas la foi.

Vous vous trouvez en face d'une difficulté insoluble, ou bien à la veille d'une échéance sans un sou pour la payer, ou bien tiré par la maladie jusqu'au bord de la tombe. Vous savez que l'épreuve est méritée, que vous avez autrefois mal agi, que la ruine ou la mort seront justes. Si vous possédez la foi, mon exemple ne signifie rien, car l'homme libre seul possède la foi, et l'angoisse, le malheur, la souffrance n'ont de prise sur lui qu'autant qu'il veut soulager autrui en portant leur fardeau. Si vous ne possédez pas la foi, vous pouvez, ou bien vous laisser aller, ou bien lutter avec toute votre intelligence et toute votre énergie, ou bien crier à l'aide auprès de n'importe qui dans le visible comme dans l'invisible. Les inertes, le Ciel les abandonne ; les orgueilleux qui croient en eux-mêmes, le Ciel les abandonne aussi ; les craintifs, le Ciel les secourt juste assez pour qu'ils aient tout de même l'occasion de mettre leurs forces en œuvre. Mais vous êtes un disciple ; vous savez que, malgré votre tiédeur, le Ciel vous voit, vous surveille et ne vous laissera pas vous perdre. Par conséquent, vous vous efforcez de rester calme, vous vous efforcez même que vos proches et vos amis ne lisent pas vos angoisses sur votre visage ; vous vous montrez gai et bon vivant comme d'ordinaire et, pour pleurer, vous attendez de pouvoir vous enfermer seul dans votre chambre. Et vous dites au Christ : « Seigneur, j'ai mérité ces épreuves et d'autres encore ; je suis indigne que vous abaissiez votre regard sur moi ; mais vous pouvez me guérir, me sauver de la ruine, me consoler du désespoir ; je me sou mets à votre décision ; sauvez- moi si vous le jugez bon ; je ferai mieux, moins mal, ensuite, je vous le promets, avec votre aide. » Ces paroles sont belles, ce sentiment est beau ; les saints se conduisent comme cela. Mais ce n'est pas encore la foi, ce n'est que le chemin par lequel on y monte.

Si nous pouvions comprendre, définir, ou plus simplement imaginer ce qu'est la foi, elle n'appartiendrait pas au surnaturel. Faisons donc l'effort nécessaire pour en recevoir le don. Allons toujours jusqu'au bout du possible, jusqu'à la limite de notre endurance et de notre courage ; cette offrande de tout le possible évoque irrésistiblement l'impossible.

Entraînons-nous aux gestes de la foi ; un nombre toujours plus grand de nos frères va avoir besoin que nous appelions les anges de la foi, et notre patrie également. Tenons-nous à la hauteur des circonstances.

*

La guérison à distance peut s'effectuer de différentes façons.

Si l'opérateur est un homme ordinaire dont les pouvoirs psychiques sont en voie de développement mais qui ne suit pas le chemin de l'Évangile, il agira ou par le magnétisme, ou par les invisibles, ou par la volonté.

Le procédé magnétique s'emploie en faisant des passes comme si le malade était là, dans la chambre, ou en envoyant chercher le double du malade par une somnambule, ou en faisant porter le fluide sur le malade par la somnambule, ou en faisant prendre au malade une boisson magnétisée, ou en lui faisant porter un objet magnétisé, ou en magnétisant un linge ou un objet imprégné de la vitalité du malade. Il existe en outre des procédés pour dégager les fluides contenus dans l'eau courante, dans les pierres, dans les plantes, et les manipuler.

Agir par les invisibles consiste soit dans l'appel spirite, soit dans le transfert, soit dans l'évocation ou la conjuration magiques, soit dans l'invocation aux auxiliaires attachés à chaque collectivité religieuse dans les formes prescrites.

Agir par la pensée consiste à construire une image mentale de la guérison et à la projeter sur le patient. Ou bien, on peut aussi argumenter, comme font les Christian Scientists, mais à distance.

Agir par la volonté se fait par la suggestion, verbale ou mentale ; ou bien en commandant à la maladie de partir.

Aucune de ces méthodes n'est, en elle-même, licite ; les unes constituent proprement des abus de pouvoir, les autres des imprudences. D'ailleurs, rien n'est licite sans le recours à Dieu. Celui-là seul pratiquera une thérapeutique saine et sans risques spirituels qui se conformera aux doctrines de l'Évangile, qui admettra la vie, l'intelligence et le libre arbitre en toute créature, qui pratiquera la charité universelle, qui n'attendra rien que de la prière. Celui-là peut user du magnétisme, puisqu'il est une puissance normale, comme la force musculaire, la force nerveuse, les facultés cérébrales ; mais il l'emploiera en toute humilité, concurrentement avec la prière. Il s'abstiendra des procédés médiumniques, parce qu'on ne sait pas qui l'on appelle ; des procédés magiques, mentaux ou volontaires, parce qu'ils sont des contraintes, et que nulle créature n'a le droit d'en tyranniser une autre. À ce compte, la prière devrait être l'unique ressource du disciple qui s'essaie à guérir ? Certainement oui ; mais il se présente des cas où la guérison serait inopportune ; on peut alors employer le magnétisme humain simple.

Le disciple avancé, le « soldat », dispose d'un magnétisme inconnu, plus subtil et plus puissant, qui a été apporté sur la terre par le Christ et dont ceux-là seuls sont pourvus qui pratiquent parfaitement le précepte de la charité. Le magnétisme ordinaire obéit à certaines lois : celles de la polarité, des lieux, des jours, des heures ; il agit avec plus ou moins de force, selon l'état physiologique ou l'entraînement de l'opérateur. Le magnétisme mystique est libre ; ni le temps, ni l'éloignement, ni les circonstances, ni rien de physique ne l'entrave ; quels que soient l'âge, la santé, les conditions du milieu où se trouvent et le guérisseur et le patient, il accomplit son action parce qu'il vient en droite ligne des œuvres du Christ.

Ne cherchez cependant pas à le saisir par vos propres moyens ; il vous échapperait. Exécutez la loi du Christ, aussi à fond que vous le pourrez, et priez. C'est tout. Toute autre tentative est inutile.

Et, au surplus, tout ce que je vous dis là ne vaut que comme introduction et accoutumance à l'état d'être qui sera le nôtre lorsque nous aurons reçu la faculté d'agir sur le Royaume et sur la Terre, simultanément et avec pleine conscience. Alors nous vivrons sur le Plan Un.

SÉDIR, *Les guérisons du Christ*, 1908.

En sa secrète et spirituelle essence, la Foi nous demeure totalement inconnue, et ce que nous appelons ainsi sur la terre n'est qu'un reflet de son action. Lorsqu'elle fait véritablement sa demeure en un homme, ne serait-ce que « gros comme un grain de sénevé », ainsi que le dit Jésus, à l'instant, cet être devient capable de réalisations miraculeuses, brisant, en apparence, les lois de la nature. Ce fait est très rare sur la terre et, la plupart du temps, seule la confiance naît pleinement en certains. Cette confiance toute simple dans le Père et en Jésus constitue ce que nous appelons d'ordinaire la Foi. Elle en est seulement la préparation. Elle suffit pour nous disposer intérieurement à croire les vérités éternelles, parce qu'elle éveille de suite, en nous, des activités tout à fait nouvelles.

Croire, c'est donc percevoir, acquérir des notions certaines par d'autres centres que le cerveau ; ce dernier servant alors seulement de miroir, pour que s'y reflètent les connaissances reçues par le cœur.

Ces centres constituent, en nous, le reflet de notre esprit et de la vie surnaturelle. Ils sont développables, par l'exercice, comme les organes physiques. Croire, ce n'est donc pas admettre, aveuglément, une vérité indémontrable, c'est devenir conscient de cette vérité, à l'aide de ce qui, en nous, est vivant, et correspond au centre éternel de la Vie Créatrice. Tout, en l'homme, s'harmonise alors avec telle ou telle vérité centrale, s'y unifie, d'une manière si complète que ce soleil resplendissant finit par baigner, illuminer, nos cellules cérébrales elles-mêmes. À ce moment, notre mental participe à la vie merveilleuse du cœur ; il ne discute plus, sort du désert aride où régnaient le doute et le scepticisme, et nous finissons par savoir, *être sûrs* de telle vérité avec une force infiniment plus grande, plus durable et plus complète qu'aucune certitude matérielle.

Mais, pour que ce travail s'accomplisse à la perfection, un temps très long est, en général, nécessaire. Ceux qui, il y deux mille ans, étaient disposés à croire, ceux qui, de tous temps, sont prêts pour les merveilles de la Foi, n'étaient donc pas et ne sont pas des êtres privilégiés, choisis injustement par quelque tyran spirituel : ce sont des créatures qui recueillent une couronne, qui ont lutté, travaillé, et suivi longuement le dur chemin de la douleur ; elles commencent à atteindre le but pour lequel elles ont été préparées. Tout en elles est devenu attentif ; leurs sens spirituels sont parvenus à un développement assez grand pour que la rencontre matérielle d'un Ami de Dieu les transforme en peu de temps, et brise les dernières barrières ; quelques étincelles de la vraie Foi parviennent jusqu'à leurs demeures secrètes, enfin prêtes à les recevoir.

Lorsque la « Vie Éternelle » commence à se mêler à la vie intérieure, dans notre âme, les lois des mondes supérieurs se réalisent un peu sur la terre et dans notre cœur. Le secret en est précisément la Foi ; c'est pour cela que Jésus disait : « Ne crains pas, crois seulement, tout est possible à celui qui croit. Qui croit en moi, fera les œuvres que j'ai faites. »

Pour croire, je l'ai dit, il faut d'abord avoir confiance ; pour cela, il faut aimer ; pour aimer, il faut connaître Jésus dans Ses œuvres innombrables. Habitons-nous donc à Le voir, à Le chercher partout : dans le cœur de l'être aimé, c'est Lui qui se tenait immobile ; la douceur dont nous étions pénétrés était faite de Sa bonté ; c'est Sa vie qui circulait dans le pauvre que nous assistions... Reconnaissons donc Son appel incessant, dans nos angoisses et dans nos joies. Ainsi, peu à peu, s'établiront en nous les prémices de la Foi. Nous aurons alors la certitude d'accepter toujours la lumière. Bien loin de nous opposer à l'action des maîtres de la Vie Surnaturelle, nous les aiderons, au contraire, de toutes nos forces, en travaillant dans notre petite sphère, à la même moisson.

PHANEG, *Après le départ*, 1922.

Une raison qui se cabre, qui exige de comprendre d'abord, qui prétend soumettre tout à ses conceptions arrêtées et à ses catégories mentales, établit par là des barrières autour d'elle qui l'empêchent de communiquer avec l'Être suprême, car le Père ne veut pas s'imposer à Ses enfants, mais être librement et joyeusement reçu par eux.

Les arguments solides de la philosophie, les visions, les extases mêmes, la constatation des miracles, les divers phénomènes merveilleux du mysticisme ne sont pas défendus, mais ils entretiennent l'esprit dans les mondes intermédiaires, et tant que le disciple s'y complaît et s'y attarde, l'Absolu ne peut pas descendre en lui. Toutes ces choses, si belles et si fascinantes qu'elles soient, sont une nourriture qui va à l'encontre de la pauvreté spirituelle déclarée par Jésus nécessaire à la vision du Royaume. C'est pour cela qu'Il a dit à l'apôtre Thomas : « Tu as cru parce que tu as vu. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » D'ailleurs, on peut remarquer que l'Évangile ne parle guère d'extase, de ravissement ni d'aucun phénomène de ce genre, tandis qu'il insiste sur la nécessité d'aimer le prochain comme soi-même.

Le vrai jeûne de l'esprit consiste à renoncer à voir, à argumenter, à comprendre, sauf les notions dont le Père veut bien nous gratifier. Les raisonnements qui semblent les mieux étayés sont des châteaux de cartes que le vent de l'épreuve fait tomber au premier souffle, ils ne touchent que le plan intellectuel qui est lui-même conditionné, limité. Ils n'atteignent pas Dieu. En présence d'un contradictoire un peu subtil, ils flanchent et souvent s'écroulent et le doute nous reprend.

Ayons le courage de nous détacher de ces belles constructions métaphysiques qui ont plus de séduction que de réalité ; tenons-nous dans le creux du rocher mystique, dans la pauvreté en esprit, dans la simplicité de l'enfant qui se jette dans les bras de son père et qui ne peut guère douter que c'est son père et qu'il l'accueillera. Si nous observons cette discipline de l'abandon à Dieu et de la confiance en Lui comme une règle invariable, et si nous soumettons à l'idéal fidéique ainsi accepté sans hésitation, quoique sans preuve, tous nos faits et gestes, selon les divins préceptes de l'amour, ce n'est plus une simple conviction que nous aurons, ce ne sera plus une croyance toujours exposée au ver rongeur du doute, mais c'est la Plénitude elle-même qui commencera à descendre en nous.

Les vérités spirituelles nous apparaîtront alors plus évidentes que les réalités physiques les plus tangibles,

car Celui qui nous les fera voir est la Lumière même qui a créé les unes et les autres.

Tant que nous cherchons à connaître Dieu par les choses, nous n'aurons d'elles et de Lui qu'une notion extérieure et assez vague ; nous ne les apercevrons que « comme dans un miroir », selon l'expression de saint Paul. Mais si nous faisons en sorte que ce soit le Seigneur qui habite en nous, Lui-même nous révélera Sa propre essence et l'essence de toutes Ses créatures, que nous connaissons, ainsi, par le dedans et non plus par le dehors. Nous verrons alors tout être par son centre vivant qui est une parole reçue du Père.

Émile CATZÉFLIS, *Le chemin de la foi*, 1933.

La croyance, l'assentiment purement cérébral à une vérité qui nous est proposée n'est pas la Foi ; cette vérité doit être réalisée en nous par le cœur. La Foi ne se développe qu'à la rencontre de deux courants d'amour : celui qui descend du Verbe jusqu'à nous et celui qui monte de notre cœur vers lui. La Foi est la confiance née de l'Amour (charité) ; l'une ne va pas sans l'autre et ils donnent l'Espérance.

Ceux qui ne veulent croire que ce qu'ils voient ne peuvent rien voir, ils sont aveugles par l'importance qu'ils se donnent et sont incurables. Le Christ ne guérit que ceux qui croient : « Ta foi t'a sauvé » dit-il – « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (Jean XX, 29).

O. SPOREYS, *La théognose*, 1948.

La Foi n'est pas une croyance absurde, ni une hypothèse. C'est une confiance que donne la Lumière divine à celui qui l'a sentie en lui-même, et cela sur tous les plans, depuis le spirituel céleste jusques en nos lieux inférieurs. Il faut l'avoir vécue pour la comprendre ; au reste, il en est de même pour toutes choses. La Foi est essentiellement intelligente. La Science ne peut pas la comprendre, car celle-ci ne dépasse guère la matière et les fluides, que du reste elle ne connaît même pas. Voyez les savants, ne se contredisent-ils pas ?

Quant aux magistes, leur science ne dépasse pas le Spiritus mundi, qui est la sphère du Serpent Vital, et le Prince de ce Monde ne laisse rien sortir de chez lui, sinon ceux qui ne lui appartiennent plus, et cela même en pensées, en désirs... C'est pourquoi certains ne peuvent penser plus haut que tel ou tel point.

Le Christ a dit : « Je suis la porte, et celui qui veut passer ailleurs est un voleur... » Pour les petits enfants, la Foi est une confiance logique qu'a le serviteur en son Maître devenu pour lui un Ami. On a la Foi lorsque, l'externe de notre être s'unissant à l'interne, celui-ci, par une parcelle plus ou moins grande, communiquant avec Dieu. Il faut avoir commencé à naître à l'Esprit pour avoir la communion avec les plans supérieurs, sans cela on ne peut ni comprendre, ni croire.

Jules RAVIER, *Lueurs spirituelles*, 1920.

Le vrai critérium de la vérité, qui ne nous trompe pas, est en nous, dans la voie intime de Dieu, dans le sentiment que la miséricorde de Dieu nous a donné ; au moyen de ce sentiment intime qui est plus ou moins pur, selon que nous sommes silencieux et inactifs, nous reconnaissons le vrai dans ce qui nous est présenté. Cet intérieur intime est le siège de l'esprit de Dieu, le siège de la vérité. C'est au moyen de ce sentiment intérieur que nous jugeons même la Sainte Écriture, qui est en soi lettre morte, dont on peut mésuser, dont peuvent mésuser tous les faux prophètes et qui a même dû donner à Satan des arguments pour tenter notre Sauveur.

Ni l'exégète, ni l'hermétisme, ni la science de l'antiquité, ni l'histoire, ni la géographie, ni la connaissance des langues ne sont un moyen infaillible de connaître la vérité, quoiqu'ils puissent contribuer beaucoup à l'expliquer.

L'unique et vrai commentateur de la Bible est l'Esprit de Vérité qui habite dans notre intérieur et veut nous éclairer quand nous y consentons. La Bible n'a pas toujours existé, mais l'Esprit de Dieu est éternel et toujours prêt à guider les hommes vers la vérité ; il est en tous lieux ; on est souvent sans Bible, mais jamais sans Lui ; ce qu'Il opère en nous est la vérité : en nous est à proprement parler le critérium de la vérité. L'exalté qui prétend s'appuyer là-dessus dans sa fausse doctrine est un menteur et ne mérite pas de confiance ; il a un juge dans le Ciel, à qui nous ne ravirons pas le pouvoir de juger, mais nous ne voulons pas non plus nous laisser

séduire par de fausses jongleries, nous voulons avertir les autres quand ils prêtent l'oreille au séducteur.

Je sais bien que cette foi en l'efficacité de l'Esprit de Dieu, dans notre intérieur, pour opérer la reconnaissance de la vérité, est décriée par beaucoup, surtout par les savants, comme une fausse exaltation ; malgré tout, elle reste la vraie foi apostolique et chrétienne qui seule fortifie, qui seule donne la vraie conviction, qui seule console dans le besoin et la mort. Que l'Esprit miséricordieux veuille augmenter, comprimer en nous, cette foi, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur d'arriver à la contemplation.

Rodolphe SATZMANN, *Lettres choisies*, lettre du 6 juin 1801.

Ce chapitre relate un fait où J'ai rendu la santé à un enfant mourant par la seule parole. Il vous prouve combien la parole est puissante et comment, accompagnée d'une volonté ferme, elle peut accomplir des choses qui paraissent impossibles au commun des mortels.

Ce roi en fut témoin quand, en rentrant chez lui, il apprit, par ses serviteurs qui se précipitaient à sa rencontre, que son enfant avait retrouvé la vie au moment même où J'avais prononcé mon message de guérison.

J'avais trois intentions en agissant ainsi. Je voulais montrer à Mes disciples et à Mes proches, premièrement, que le roi était un homme d'une classe supérieure et, deuxièmement, un païen, et troisièmement, que sa mise à l'épreuve en tant que croyant fervent devait ouvrir les yeux de tous ceux qui étaient présents sur ce qui leur manquait encore le plus.

J'avais déjà dit aux Juifs que tout leur serait enlevé pour être donné aux païens, parce que ce sont eux, les premiers élus, qui ont refusé de Me reconnaître et de reconnaître Ma mission, et que cette bénédiction leur serait enlevée pour être donnée aux païens, parce que ma doctrine trouverait chez eux un meilleur terrain.

Je voulais leur montrer que ce n'était pas seulement des gens de la classe la plus basse qui venaient à Moi, mais aussi des gens de la classe la plus élevée, qui avaient reçu une éducation scientifique et n'avaient pas honte de se précipiter vers Moi et de Me demander de l'aide en paroles et en actes.

Ici, ce n'est pas seulement la conviction de Ma puissance qui a poussé ce Romain vers Moi, mais plutôt l'amour pour son enfant, car la conviction a suivi la guérison. C'est pourquoi Je lui dis aussi : « Si vous ne voyez pas de signes et de prodiges, vous ne croyez pas. » J'ai dit cela parce que Je savais bien qu'après la guérison de son enfant, cet homme ne pouvait faire autrement que de croire. Le fait était là, à portée de main, à savoir : au lieu de son enfant mort, son enfant guéri.

Mais le plus important était la troisième intention. Je voulais montrer à Mes disciples et autres adorateurs de Ma Parole, par des exemples, que pour toutes les actions, le facteur principal, de la part de ceux qui demandent, est la confiance en Ma Parole, chose qui leur faisait justement souvent défaut. Cet épisode était donc de nature à leur montrer qu'on ne sera jamais trompé si l'on croit absolument en Ma parole et qu'on s'y fie entièrement. [...]

Il y avait là aussi des sceptiques ; même ce roi était un sceptique, malgré sa foi en Moi. Il fit des recherches auprès de ses serviteurs pour savoir quand cette transformation avait eu lieu dans l'état de santé de son fils. Et ce n'est que lorsqu'il apprit que c'était au moment même où Je le lui avais dit qu'il fut fermement convaincu de Ma divinité, et que lui et toute sa maison crurent en Moi et en Ma mission.

Voyez donc comment cet exemple, qui est un maillon de la grande chaîne par laquelle J'ai voulu affermir et ancrer durablement Ma doctrine sur terre, vous montre qu'il n'y a d'heureux succès que si la confiance est fermement établie chez le suppliant. Maintenant encore, Je veux vous rappeler que sans une ferme confiance en Moi et sans la confiance dans les promesses que Je vous fais souvent, on ne peut pas s'attendre à un résultat satisfaisant. De même que, dans le cas d'une guérison physique, le médecin n'est pas seul à apporter la santé, mais que la confiance en lui et la ferme conviction de l'efficacité des moyens qu'il emploie sont un facteur principal, et même souvent le facteur principal, qui peut amener la guérison, de même, dans toute demande qui m'est adressée – pour des choses spirituelles et aussi temporelles – la confiance ou l'assurance en Moi est le levier le plus puissant qui peut accélérer et effectuer l'accomplissement. Cette ferme confiance M'oblige directement à accorder ce que Mon enfant me demande en tant que Père ; de quelle autre façon l'amour paternel

pourrait-il se manifester, sinon en accordant ? Certainement pas en refusant ! [...]

Cet officier de l'Évangile avait la confiance et la ferme conviction que Mes paroles ne pouvaient pas tromper ; c'est pourquoi il Me quitta avec confiance et rentra chez lui, persuadé qu'il était d'y retrouver son enfant guéri.

Comprenez-vous ce que c'est que cette foi qui peut agir si puissamment dans le sein d'un père, au point qu'il renonce à Ma venue personnelle dans sa maison et s'en remet entièrement à Mes paroles, à l'assurance que Je lui donne au sujet de la vie de son unique enfant ?

Où avez-vous déjà vous-mêmes fait preuve d'une telle confiance, vous que J'ai comblés de tant de paroles de grâce et qui avez si souvent montré par l'action comment Je suis toujours avec vous ? – Mettez la main sur le cœur et avouez ouvertement et librement que vous êtes encore bien en deçà de cet homme de l'Évangile en matière de foi et de confiance !

Vous êtes découragés par le moindre malheur qui vous arrive. Vous vous précipitez aussitôt chez Mon scribe ¹ et exigez de Moi des paroles directes, parce que vous êtes encore sourds à Ma voix qui veut si souvent vous consoler dans votre cœur. Ainsi êtes-vous, vous qui voulez vous compter parmi les élus !

Par cet exemple, Je veux vous ramener à la juste mesure de l'estime de soi, afin que vous reconnaissiez ce qui vous manque et à quel point vous êtes encore éloignés du véritable but d'un « né de nouveau ».

Si vous, les privilégiés, êtes ainsi, que puis-Je attendre de ceux qui ne bénéficient pas de ces paroles de grâce, qui sont ballottés dans le courant du tourbillon du monde et qui, malgré toutes les exhortations et les souffrances que Je fais s'abattre sur eux, ne veulent pas revenir à la raison ?

Je veux vous montrer ici, dans cette parole, où doit se situer la limite des interrogations à Mon égard, afin que vous n'interrogiez pas en toute occasion et ne cherchiez plus à être sans cesse informés par Moi.

Chaque question que vous me posez est une preuve de manque de confiance, de manque d'assurance, de manque de foi, de manque de compréhension de Mes paroles et de manque de connaissance de ce que signifie vraiment vouloir M'interroger. Si vous aviez une idée juste de Ma grandeur et de Ma sainteté, alors la vérité de Mes paroles, que Je vous ai données dans les Évangiles en réponse à vos questions, serait également établie. Mon but était de vous faire comprendre tous les mystères de Ma nature, de votre cœur, de Mon avènement et de Mon futur retour. [...]

Apprenez de cet officier de l'Évangile ce que signifie avoir confiance en Mes paroles ! Dans la douleur suprême, la perte de son enfant, il a placé Mes paroles au-dessus de cette douleur, s'est jeté avec confiance dans Mes bras et n'a pas été trompé dans ses attentes.

Ce récit rapporté dans l'Évangile de Jean avait pour objet de donner un enseignement, non pas à toute l'humanité qui devait venir par la suite, mais à Mes élus pour leur faire découvrir dans toute sa mesure la façon de prendre toutes Mes paroles et de s'y confier ; car ce n'est que lorsqu'ils auront une confiance ferme et véritable en Moi qu'ils pourront aussi espérer éveiller quelque chose de semblable chez les autres. Sinon, ils sont semblables à la plupart des prêtres de votre temps, qui prêchent ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Ce n'est pas ainsi que Mon royaume peut s'affermir sur la terre, ni même être fondé.

Tout d'abord, vous et tous les élus ultérieurs, devez, comme autrefois Mes disciples, donner le bon exemple si vous voulez que quelqu'un vous suive !

Prenez donc ce roi pour exemple ! Renforcez votre confiance et votre foi, et vous aurez le calme et la paix, et vous pourrez les répandre partout !

Gottfried Mayerhofer, *Les 53 sermons du Seigneur*, 1871-1872.

¹ Gottfried Mayerhofer, transmetteur du présent message.